

LE CALEPIN BLEU

N°86

1^{er} SEPTEMBRE 2025



Pas d'adieu entre nous...

n°86 - Pas d'adieu entre nous...

Pierre ROSSET	
Le départ	3
Florence KRAMER	
Infusion passéiste	7
isabelle ASUNSOLO-DULAC	
Pas d'adieu entre nous	10
Élie HERNANDEZ	
La métamorphose	14
Christelle MATHIEU	
Pas d'adieu entre nous	15
Raphaël CABALE	
L'accordéoniste	23
Raphaël CABALE	
Piqûres de rappel	26
Sylvie VAN PRAËT	
La petite femme aux cheveux blancs	27
Philippe BLONDEAU	
Une fausse sortie	30
Françoise DANIEL	
Absence d'adieu	33

Pierre ROSSET

Le départ



"Elle ne voulait pas d'adieu. Elle ne voulait pas que l'on se fâche."

Section de Recherches¹.

Alors que je bloquais depuis plusieurs semaines sur la thématique du LCB n°86 la réplique en exergue issue d'un épisode d'une série policière déclencha en moi un déclic. De ce fait elle résume à elle seule le texte qui va suivre. Ne pas se fâcher quand l'on se quitte. Quand l'on se sépare de quelqu'un ou de ses collègues par exemple? Oui, c'est sans aucun doute nécessaire.

Ainsi ce vendredi était pour Jules Martin un jour important. Pour l'occasion il s'était - après une nuit calme - levé tôt. À six heures précisément. Soit une heure plus tôt que d'habitude.

Pour ne pas avoir à les chercher au dernier moment il avait préparé ses vêtements la veille avant de se coucher. Son complet bleu à rayures (celui des mariages des membres de sa famille, de ses amis proches ou des grands événements). Avec lui, il avait toujours fière allure dans le miroir de sa chambre malgré son âge et sa prise de poids depuis ses quarante ans. Une de ses chemises blanches et sa cravate Hermès achetée - avec quelques autres - pour une bouchée de pain un dimanche de réderie... Chaussettes noires et chaussures noires toutes neuves...

Comme à son habitude, dans sa cuisine, assis sur son tabouret noir, il prit son petit déjeuner : café avec un nuage de lait, deux tartines de pain grillées et beurrées, et exceptionnellement un croissant de son boulanger... Il était de très bonne humeur. Pour la sauvegarder il n'alluma pas la télévision, se protégeant ainsi des mauvaises nouvelles mais il consulta la météo. Pour elle il ferait beau ce vendredi d'automne...

Dans sa salle de bain il avait pris soin de se raser de près et de se parfumer avec quelques gouttes d'Eau de parfum LegendRed de Montblanc après avoir hésité quelques secondes parmi la gamme de cette marque. En effet il en avait de plusieurs couleurs (achetés ou offerts) : la noire (l'originale), la bleue. Il n'avait pas encore la blanche... Mais il la testait régulièrement au rayon parfumerie des Nouvelles Galeries quand il avait l'occasion de descendre en ville et sa décision étant prise : il l'achèterait ou se la ferait offrir. Il imaginait même qu'un jour Montblanc créerait la couleur verte.

C'est donc rasé, parfumé, habillé et sa casquette sur la tête qu'il quitta son domicile à pied. Pas de vélo aujourd'hui se disait-il... Il prit tout son temps pour effectuer les 1800 mètres (officiellement 1812 mètres pour internet) le séparant de son lieu de travail. Il y arriva à sept heures cinquante-huit. Sa secrétaire était déjà là. Elle avait déposé plusieurs courriers sur son bureau. C'est en souriant qu'après les avoir lus il les signa... Sur le dernier se trouvait un post-it sur lequel était écrit "Merci Monsieur"... Cela ne l'étonna pas.

Cette tâche accomplie (ses affaires personnelles avaient préalablement rejoint sa vieille sacoche : dictionnaire, agenda, carnet de notes, petit réveil, agrafeuse, ciseaux, tampon et cartes de visite à son nom...) il allait pouvoir se consacrer pleinement au tri de ses dossiers, des vieux courriers, des imprimés caducs...

Pour ne pas être dérangé il avait renvoyé ses communications téléphoniques sur le téléphone de sa secrétaire. Celle-ci était chargée de dire qu'il était absent.

Son bureau comportait deux tiroirs. Il les vida l'un après l'autre, vérifiant à chaque fois ce qu'il allait laisser de ce qu'il devait jeter dans la corbeille à papier... Le tri terminé il ne s'attendait pas à ce qu'elle fût aussi remplie.

La fin de la matinée approchant il déposa alors sur le bureau de la secrétaire son téléphone portable, son ordinateur portable et ses clés en échange d'un reçu.

Toutes ses tâches étant accomplies il fit une longue pause-café. Et comme il avait décidé de ne pas travailler l'après-midi c'est donc à midi cinq, après le départ de ses collègues pour la pause du midi, qu'il quitta

son bureau après avoir déposé dans un des tiroirs de sa secrétaire un petit paquet emballé dans du papier cadeau. Il contenait des chocolats du Meilleur Ouvrier de France de sa ville. Un post-it - sur lequel il avait écrit "Merci à vous aussi." - l'accompagnait.

Son chef était encore là, assis sur son fauteuil en cuir devant son bureau chargé de nombreux documents. Il entra sans frapper, toujours la casquette sur la tête, et avant que celui-ci réagisse il lui dit "Adieu, monsieur le directeur". Et sans attendre une réponse de ce dernier il quitta le bureau en fermant derrière lui la porte...

C'est ainsi que - casquette sur la tête et sacoche à l'épaule - Jules Martin quitta définitivement son lieu de travail...

Dans un petit restaurant peu éloigné de ce dernier il retrouva quelques collègues proches et sa secrétaire pour un moment convivial. Avec eux il n'était pas question qu'il leur dise adieu... Après rires, émotions, baisers, tapes dans le dos ou poignées de mains, il était déjà 14h30 quand il rejoignait paisiblement - mais un peu éméché - son domicile. Une page de sa vie était maintenant tournée, une autre venait de commencer.

Épilogue.

N'ayant pas déménagé il lui arrive quelquefois de rencontrer en ville l'une ou l'autre de ses collègues à qui il a dit au revoir. Occasion d'échanger quelques instants. Aux dernières nouvelles Sophie, sa secrétaire, avait démissionné peu de temps après son départ. Elle ne supportait pas le comportement de son successeur. Son ami Marcel se prépare à partir. Nicole, une employée de bureau y pense et cherche dorénavant un emploi... Ces départs (et ceux sans doute à venir) ne le surprenaient pas.

Quant à monsieur le directeur! Hélas, il était toujours là. Il l'avait aperçu un dimanche matin en ville. Ce dernier en le voyant avait changé de trottoir.

1. Réplique extraite de S14 E02 de la série Section de recherches, TF1+, 29/12/2023.

PS. La raison du départ reste volontairement inconnue : retraite, démission, licenciement, rupture conventionnelle ? Ce qui est sûr c'est que Martin, Jules de son prénom, était heureux de partir.



Il est des histoires auxquelles on ne peut pas mettre de point final. Elles continuent leur vie avec nous. Où que l'on se trouve. Elles peuvent laisser la place à d'autres histoires. Qui se superposent alors à l'histoire la plus ancienne. Sans la déranger. Les sentiments nouveaux prennent place comme une sédimentation. S'appuient sur les couches inférieures, en adoptent les reliefs, les courbes et les creux. On se lance, sachant que la nouveauté devra se greffer à autre chose, de tenace, de furieux, dont la dormance est une illusion. Ce sont des sentiments aigris, impétueux, qui demandent des comptes. Tu supportes cela de lui, alors que tu m'as toujours affirmé que tu voulais être seule quand tu dessines ; tu tolères qu'il fume alors que je devais sortir pour ne pas t'imposer ma nicotine ; tu l'aimes donc plus que moi ? Tu l'aimes et tu me délaisses ?

Cher fantôme tes exigences sont risibles - tu n'es qu'une réminiscence - laisse-moi au moins tenter d'être au monde et d'y être heureuse. Ces arguties me fatiguaient - il n'y avait pas moyen d'y mettre fin. Je posais la tête sur l'oreiller - un coucher de soleil à Rio. Une soirée à Strasbourg. À chaque fois, le sommeil venait doucement, bercé par les souvenirs.

Ce somnifère me coûtait cher. Il me coûtait aussi bien le présent que le futur. À chaque fois qu'apparaissait un homme, une possibilité d'histoire, le jeu de la comparaison se mettait en branle. La nouveauté se trouvait ternie par un passé sublimé. J'avais beau résister - vouloir me hisser sur d'autres épaules - l'édifice fragile à chaque fois s'effondrait. J'essayais encore - jamais rassasiée de nouveauté, de vibrations, et chaque tentative m'apprenait sur toi. Étais-je en train de poursuivre ton double ou ton contraire ?

Finalement, je ne suis parvenue à m'affranchir de ta chimère qu'après avoir tout tenté. Cette fois, je n'étais plus dans l'expérimentation, j'étais en train de tomber amoureuse. La singularité de cette nouvelle rencontre était telle que les souvenirs étaient étouffés, silencieux. Il n'était plus question d'un badinage ou d'une liste de cases à cocher. Il y avait autre chose en jeu. J'avais du mal, vraiment, à me projeter, et j'avais du mal, aussi, à m'imaginer vivre sans lui. J'avais conscience de le connaître si

peu, et déjà mon imagination se mettait à voguer. Je la contenais autant que possible.

Ton fantôme n'était plus un obstacle. Tu étais rangé dans mon cerveau étiqueté dans le rayon « souvenirs ». En maigre compagnie. Ces amis que je ne voyais plus, la vie nous ayant séparés. Et là, tu étais devenu inoffensif. Mes doutes, mes questions sur le présent, tu ne t'en mêlais plus. J'avais retrouvé ma liberté. Celle d'échouer ou de réussir. Et, même sans tes injonctions, le travail était épuisant. Croire ? Se laisser aller à l'auto-destruction ? Le second penchant se montrait dominant.

Ce qui avait été dissimulé par les dialogues imaginaires avec toi, remontait à la surface. Si j'avais échoué par le passé, si je ne parvenais pas à lâcher la rampe, c'était donc sans doute de ma faute, car derrière ces barrières que tu élevais contre la nouveauté, se trouvait mise à nu ma propension à me précipiter vers le sombre. Se délivrer du passé, grâce à des années d'analyse, était insuffisant. Renaître avec de la confiance en soi-même. Là serait la véritable métamorphose.

Je tremblais. J'étais capable de papillonner, de parler pour ne rien dire, de me mettre à rire si la situation devenait critique. Tous ces mécanismes de défense pour dissimuler le vide. J'étais douée pour écouter, certes, car je n'avais rien à dire. Et avais aussi abandonné le déni à ce sujet. Si je voulais m'intéresser à quelque chose - qui m'en empêchait ? Toute ma vie, je l'avais passée en surface. Fallait-il, à cinquante ans, changer radicalement et me mettre à travailler à qui j'avais envie d'être ?

Évidemment, la question n'était pas nouvelle. J'envisageais de temps en temps de procéder à quelques changements. Lire plus, prendre des notes, analyser le squelette d'un livre, le mettre à plat, m'en inspirer ou m'en éloigner. C'était fatigant. Chaque heure, chaque jour qui passait, je venais comme une mouche contre la vitre, qui insiste et se heurte à la paroi, attendant de pouvoir sortir.

Structurer, rechercher, se fixer un objectif. Et que se passerait-il si je n'avais pas la détermination suffisante ? Les histoires dormiraient. Et moi avec. J'étais menacée d'enfouissement. Un magma d'expériences vécues serait évacué dans l'évier par la force centrifuge. La seule conséquence plausible était que je serais triste de constater à quel point j'étais incapable de me concentrer sur l'essentiel.

Ce soubassement à toute relation agit comme une chape. Je ne me laisse pas aller, je me braque, et suis douée pour le sarcasme. Faire fuir l'adversaire n'est pas si difficile. Se montrer distante, je te regarde sans te voir. Je ne réagis pas à ton humour, prends l'air préoccupé quand tu t'attends.

Je pourrai écrire un manuel pour mettre fin à une relation. J'enchaîne donc des relations « sans lendemain » comme on dit - plus exactement avec des caractéristiques de cdd. On est ensemble pour quelques semaines - rarement plus - et paradoxalement, juste après la fuite, vient le regret. Comment ai-je pu ? Je m'en prends à moi-même en toute candeur. Sans me rendre compte que la fin n'est advenue que comme résultat de mes efforts conjugués depuis le début. Prendre conscience des choses n'empêche pas leur répétition - puisque le filon de l'échec n'est rien d'autre que la peur de l'avenir.



isabel Asunsolo-Dulac

Pas d'adieu entre nous...



À marée basse, sur la plage d'Ault, il n'y a rien entre l'air et l'eau. Entre le ciel et la mer, pas de ligne de division mais un à-plat de gris, une infinité de gouttelettes qui infuse tout, même les pensées.

Je marche pieds nus sur le sable, robe estivale - si c'est ça l'été! - chaus-sures à la main. Devant moi, l'estran est à perte de vue, couleur chair, moutonné de flaques, héritage de la marée et du vent de la nuit.

Le rivage de galets à ma droite est soigneusement coiffé d'épis réguliers. Ce front dru, tout aussi gris sous la bruine mêlée d'embruns, est destiné à lutter contre les assauts de la houle. Pour protéger le hâble en contrebas, le polder comme on l'appelle, cette digue dérisoire!

Tu te souviens, la mer montait et il nous fallait nous dépêcher car bientôt entre la houle et la falaise il n'y aurait rien. Courir d'un caillou à l'autre, éviter les trous d'eau, louvoyer les plaques glissantes de craie et de mousse tout en surveillant les rigoles qui descendent d'abord, trompeuses, dans l'autre sens... Car la mer finissait toujours par monter.

Entre nous qu'est-ce qu'il y avait? Des fous rires. Pour échapper à la déferlante imaginaire, aux chasseurs, aux loups, à tout ce que tu voulais, on riait!

Ta belle enfance.

Il paraît que la barrière de galets n'y pourra rien, qu'un jour, par tempête et gros coefficient, la Manche grimpera toute seule l'échafaudage de galets, jeu d'enfant pour elle, dévalera tout son saoul

jusqu'aux près sages, que l'on appelle salés. Les balles de foin flotteront alors gentiment. Les moutons et les poneys, surpris dans leur sommeil, deviendront bétail aquatique, volant sur l'eau à la Chagall. Les caravanes du camping de Woignarue ? rondes goélettes...

Tiens, un couteau dans le sable, deux valves ouvertes reliées par quoi au fait ? Une ligne mince...

Entre nous, il y avait des engueulades !

Ce qu'on s'est engueulés toi et moi, pour un rien, pour un mot.

Tu te souviens du film *Dunkerque* ? Grande étendue de sable, débarquement à la D-Day, des soldats attrapés, dans un sous-marin peut-être. En sortant de la salle j'ai dit un mot que tu as mal compris, même pas de travers, et tu t'es emporté. Ah, la guerre te mettait dans tous tes états, hors de toi. Alors pourquoi, dis, ce film ensemble ?

Je pourrais marcher des heures, me fondre dans le décor...

Je croise parfois un couple, main dans la main, sourires échangés, ça se fait.

À mes pieds, l'écume - spécialiste en la matière - dessine des cœurs qui s'étirent, s'épousent, disparaissent. Des cœurs animés...

Entre nous, qu'est-ce qu'il y avait ?

Entre nous il y avait nos lettres ! Je t'écrivais toutes les semaines (Poitiers, La Rochelle, Paris), tu me répondais tous les mois. Précieuses lettres à la main, si importantes pour toi, je l'ai su après.

Entre nous, donc : des enveloppes, du papier, des mots, beaucoup de mots.

Le ciel se dégage. Sous un gris pommelé, la ligne d'horizon que la mer définit vient d'apparaître, tirant sur le vert. Cette mer picarde peut devenir turquoise, plus verte que les pâtures invisibles.

Non, pas d'adieu entre nous. Un au-revoir, plutôt !

Nous descendions rue Monsieur le Prince, souviens-toi. Tu venais de nous payer le resto avec ton premier salaire. Février, toi si fier, nous

descendions vers l'Odéon. Fatigué, tu allais devoir te lever tôt le lendemain, revoir tes ados, toi le jeune Psy. Les vacances étaient pour bientôt, tu marcherais dans la montagne blanche, si belle...

Je t'ai serré dans mes bras : Au-revoir mon fils !

Puis, chose si rare et dont je ne me suis souvenue qu'après, je suis revenue sur mes pas :

- Encore une fois, serre-moi !

Pas un Adieu, pas un Au-revoir, mais DEUX...

Maintenant, il n'y a plus de sable entre l'eau et les galets. Disparue l'étendue de sable, l'espace immense avec ses empreintes. Je cherche... quoi ? Un brin de lilas de mer, un galet qui aurait ton visage ? Une plume délicatement rayée me fait signe. Dorénavant, je te chercherai dans tous les oiseaux.



Jacqueline PAUT

Tu me dis
que tu pars



pas d'adieu entre nous, juste un peu d'émotion
tu me dis que tu pars, mais je sens que tu mens
un mensonge est ce leurre où se cache l'action
d'un amour oublié sur les marches du temps

tu te rappelles aussi mais te dirais-je encore
tous les mots que ton cœur osait me raconter
des histoires où la vie aux bras d'un matamore
apportait à mon âme un monde ensoleillé

pas d'adieu entre nous, juste un rire perdu
au fond de ton regard, je lis l'hésitation
parfois la route est longue et ce feu inconnu
brûlera maintenant comme un beau trait-d'union



Glace d'armoire, faux Louis XVI
Le cadre doré, trop lourd pour ma chambre.
Dedans - quatorze ans - je vois la fin de l'enfance.

Celui qui part laisse un veilleur :
l'enfant aux yeux noirs,
espiègle, grave, insupportable
libre.

Ne trahis pas.
Ne plie pas.
Ne vends pas ton innocence.
Ne salue pas l'or ni les honneurs.
Ne frappe pas le faible,
ne baise pas la main du fort.

Souviens-toi de ce jour :
chaque fois que l'opportunité t'appelle,
chaque fois que la faiblesse te tente,
l'enfant est derrière la glace,
un éclat de rire,
une ingénuité.

Je dis adieu à moi mais pas à toi.
L'enfant veille.
Il placera sur ta route des visages,
au moment du ressentiment,
au moment de l'orgueil.
Ils briseront le joug.



Pas d'adieu entre nous

Du haut de l'enclave emplie de trésors, le Mystère :

Lumière crue
Te voilà dévêtue
Tes miracles sont d'argent
Tu trembles, souvent

Te souviens-tu de la montagne ? Je devine la voûte de tes frayeurs. Te réfugier dans l'escalier de ma bergerie. Mais il y a les brebis qui occupent tout l'espace. Mystère. Accepte au moins ma volonté de chercher à Te plaire, de tourner vers Toi mon humble salut. Tu jeûnes, déjeunes, joli comme un cœur. Et je Te vois à Ton combat, entre deux tisanes, une tasse de café ou de chicorée. S'affairer, au large, malin Mystère, sur les nombreux bateaux.

Mâle sans mal de mer. Embarcation innocente. J'ignorerai toujours si ce que je crois est vrai. On finit par se dévoiler lorsqu'on avance sous l'action du vent. On m'a demandé de ne pas se dire adieu. J'ai souri. Je suis pareille au Mystère. Je débarque.

Emmanuel, mon frère

Il se pose avec l'élégance d'un hérisson et déclame :

- J'ai dormi comme une fleur.

Un pétale de tournesol me traverse l'esprit ; Dieu est parmi nous. C'est bon signe.

- Alléluia !

Il semble butiner, une tartine de miel d'acacia dans la main gauche. Il y a dans le jardin d'Emmanuel, des papillons blancs autour des arbres, des jeux de quilles et des jonquilles. L'Enfant des Terres Lumineuses, visiteur de l'autre monde, m'interpelle. Je bondis. Sautille. Le bruit du monde n'existe plus pour moi. Une colonie d'abeilles volent au-dessus de la végétation, d'un engouement absurde. Frère Emmanuel, plongé dans le trouble de sa respiration, le corps haletant, m'explique : "On va pouvoir se lancer."

Je suis venue hisser

Une Colombe,
En apnée
À perte de vue

Chant des femmes

Elles ont labouré à condition de ne pas avoir de Maîtres Laboureurs. Choisir l'amour des adieux. Elles ont perdu leurs fils, esclaves. Elles sont mères, filles, sœurs. Elles sont âmes et sources de vies. Éternelle énergie. La conscience élevée. L'âme réveillée. L'oreille dressée. Je ne serai pas rassasiée de leurs chants. J'invoquerai le nom des anonymes. J'attacherai à moi leurs douleurs et leurs victoires, l'ombre de leurs ailes. Et je chante. Je mets de côté nos silences. Je gare mes espoirs. Je me garde bien de présider. Honneur à l'égalité.

Nous sommes en pèlerinage, nues devant un nouveau calendrier. L'appât est rude. Nos cris s'étendent. Circuler, en boules noires. Rouler, le fardeau sur soi. Il est aisé de retrouver la paix lorsqu'on a trop connu la guerre. Mais rien ne nous arrêtera. Nous serons derrière, à brandir notre drapeau, sous la cuisse. Le mufle en fer-blanc ne nous barrera pas la route.

Dans la prairie, nous danserons encore.

sans titre

Par monts et par vaux, on dit de moi que je suis plongée dans la lune. D'autres crient même sur les toits qu'une pierre vivante m'aurait frappé l'esprit.

Vers moi l'océan confus se tourne. Vers ceux qui me blâment, les nuages rampent austèrement.

L'heure a-t-elle sonné pour les adieux ? J'attelle licornes, boucs et béliers. Je chancelle. On me bouscule. Je chancelle. On me bouscule. Mon cœur se distrait à battre la chamade. Pénètrent les interrogations : "Comment partir sans faire de bruit ?"

Je me suis inscrite un peu tard.

Comment partir sans faire de bruit ?

En murmurant ?

En croquant dans un dernier fruit ?

- Comment partir sans faire de bruit ?

Merveilleux adieux

Le dehors.

Le dedans.

Bedonnant, sanglant. Tu as voulu partager tes grandeurs. Au fil des heures, j'ai cousu tes lèvres, nos désirs. Tu as voulu partir, la chair vaincue. Qui te pousse à fuir ainsi, à vouloir mourir pour rien ? Nous souffrons,

De mille façons

De cent fois

Nos frères nous ont abandonnés. Leurs blouses blanches sont tombées. La force de mes habitudes te surprend. Ne pends pas les fruits de mon jardin aux lustres de tes désespoirs. J'ai décidé de ne plus appartenir aux flocons de neige qui glacent le fond de mes yeux. Je me sépare. En deux. D'un côté le socle commun, de l'autre, tes manies d'amoureux qui dansent sur mon chemin.

Et pourtant, il n'y aura pas d'adieu entre nous.

Clarté

Il ne quitte jamais sa chambre, affirme avoir voyagé et gagné sa vie à traduire des livres. Il est plus heureux maintenant qu'il ne l'a été depuis dix-sept ans. Il mange, il dort, il a deux chiens et quatre chats. Il transpire un peu dans ses draps, connaît les bouffées d'adrénaline. Mais il y a les rêves qui fortifient le cœur. Je parle de ce qui l'aide à vivre, de ce qui est bien pour lui.

Vingt-quatre couchers de soleil

Sur un horizon ridicule

Paul Éluard

La lune dessine une ligne droite. Je regrette mon imprudence et mes méthodes. Je suis sur un horizon ridicule, à vouloir une graine dans le soir.

mon rêve récurrent

Tu vas partir. Tu me l'as dit. Pas de trêve entre nous.

Sur le quai de gare, je te dirai Adieu. Je te dirai Ne reviens plus. Je te dirai Je ne veux plus de toi, je te dirai J'ai eu ma dose. Sur le quai de gare, je prends garde à bien verrouiller la porte. Sans crier gare je te quitterai. Je marcherai, tant de rêves en tête, l'armure au cœur.

D'une voix enfantine, tu me dis On n'en finit pas d'apprendre. Le ciel nous cache. Nous sommes d'affreux serpents derrière nos bandeaux.

sans titre

Quelle couronne portes-tu sur l'épaule et que tu agites pour bien peu de choses ?

Les hiboux hululent vers le néant. Un enfant, en sanglots, sale et pâle, perché sur un arbre creux, te regarde de toute sa malicieuse Jeunesse. Car Elle t'a dit Adieu, Elle t'a dit Je m'en vais et Voici ta Sœur : Forteresse face à l'Idumée, Vieillesse d'aujourd'hui.

Les imposteurs musicaux

Le Coq : clef fondamentale.

Le Paon : l'archet de Noé.

La Chouette : liseuse de partitions.

Le Hibou : Majeur, aîné de l'orchestre.

Les néophytes de la plongée musicale, substantiellement inspirés par Wagner ôtent leur alliance de l'annulaire. On dirait quatre ânes perchés.

Qu'entends-je là ? Une symphonie de hihan, hihan, hihan...

- Remboursez !, vocifère le public en délire.

Tandis qu'un spectateur se lève et apporte l'Arche de l'Alliance de Jahvé aux quatre musiciens, Adieu, leur dit-il. D'une pierre tranchante, ce fou allié coupe en deux leurs instruments.

Là-haut,

À l'Opéra,

La méchanceté obstinée

Fit bien des péchés.

Règne

Ma croyance se forge quelque peu
Où sont mes adieux ?
Ceux pour lesquels je ferme les yeux,
De mon mieux,
Pour un amour merveilleux

À n'en plus finir
J'ai voulu partir
Visant la ligne de mire
Inutilement, il m'a fallu d'abord frémir
Puis j'ai sorti mon plus beau sourire

"Pour mieux régner en jour ouvert"

Paul Éluard

Debout!

La soif me persécute. Soyez dignes avec moi. Ne m'abandonnez pas avec mon fardeau, je vous en prie. J'attends de vous un peu de tendresse, du pain, de l'eau et des prières. Maintenant que vous possédez ma dolence, bravez, à la lueur de Prométhée, les misérables souffrances que j'endure malgré moi.

Et lorsque j'oublierai la fournaise, venez chanter avec moi dans les jours qui viendront élaner ma victoire.

Les yeux de Jenny

Un jour de pleine lune, j'ai dit aux Yeux de Genny Je Vous traverse de mes chaleureux adieux. Par les fenêtres des nuits, des lois, des bois, Ils m'enivraient de leur joie audacieuse. Et d'un chuchotement à enjôler mon âme, Ils murmurèrent à mon oreille :

- Nous félicitons la dextérité avec laquelle vous menez vos montons.
Au grand dam, je ne possédais aucun mouton !

La valse de mon trône

Je me réjouis de mes adieux. Ta fausse morale me soulage. Je vadrouille parmi mes frères,

À rire,

À évoquer mes souvenirs

À bâtir mon diadème,

Puisqu'il me faut veiller à adoucir ma peine. Mais je me lève avant l'aube et je marche jusqu'à rencontrer le soir.

L'éveil du combattant

"Là, tragique, écoutant ta chanson, ton délire,

Bruits confus,

J'opposais à ton luxe, à ton rêve, à ton rire,

Un refus."

Victor Hugo.

Extatique Mnémosyne, ta sublime chevelure ne m'émeut plus. Neuf nuits durant, je me suis uni à toi. Suffit, l'Olympe m'horripile en ta présence! Je m'en vais conquêter à droite, batailler à gauche.

La valse de mon trône

Pourquoi regardes-tu par-dedans les filets qui capturent ton passé?

Mère endormie, infamie voguant qui vomit. Sirène des poissonneries. Les navires se fracassant sur les récifs gémissent sinistrement.

Toujours un peu plus noyé dans tes yeux d'un bleu marin.

J'ai amarré mon bateau et j'ai dit au pêcheur: "Entretenez bien ce bateau car il n'est pas à moi."

Les trois cieux étroits

" *On vit honteux, les yeux troubles, le pas oblique.*"

Victor Hugo

Je ne le haïssais

Ni d'hier

Ni d'avant-hier.

Je consacrais mon héritage à me venger de ce meurtrier de la demi-tribu de Manassé. Qu'importe si mes menaces ne franchissaient pas les dix, douze ou treize villes. Je séjournais au milieu de mes hôtes. Les villes suivantes, avec leurs banlieues étaient mes propriétés aussi, mon refuge et celui de mon bétail. Mon sort, en premier lieu, était de posséder. Puis, pleine de possessions, à la garde de Dieu, je distribuais à ceux que l'existence affligeait.

Le goufre

Elle lui tend ses bras plusieurs secondes, frappée par une révélation qui trotte dans sa tête : "Lâche-moi, nom de Dieu".

Il s'élance, un peu joyeux, un peu révolté, car il la connaît sur le bout des doigts.

Il était pour elle, le bruit même du malheur. Liés d'amour et d'une profonde amitié, ils ignoraient le foudroiement de leurs humeurs massacrantes. Petit à petit, quelque chose de sournois les emplissait, purement et simplement.

Pourquoi ?

Oh, pour rien !

À la manière de Proust

Puisqu'il arrive parfois que la vie vous donne le frisson, je suppose que la raison d'Apollon : vieux dandy de la poésie, arrivé aux limites de la perdition, éreinté de ses voyages, cherchant à mettre de la poudre aux yeux à son équipage, abandonne l'usage et la grâce des manières, et d'un élan non maîtrisé, comme s'il avait rencontré Marcel, - ce jeune homme plein de curiosités et de modernismes littéraires -, dit d'une voix à conquérir toutes les créations de l'univers : "Je me suis peut-être trompé ; s'il avait plu ce jour-là, les

jeunes filles seraient restées à l'ombre, surexcitées par l'ambition de se coucher dans l'herbe, à cueillir des fleurs avec plus de soin et plus d'entrain qu'un malicieux jardinier assez heureux pour se souvenir que la cueillette vaut bien mieux que d'être renversé par une brouette.

Dans le pêle-mêle de tes pas

Ô ma bien-aimée, surprise du baiser que j'ai posé sur tes lèvres. Un esprit mystérieux t'inquiète. Je le prendrai. J'irai le saisir par le cou. J'embraserai nos printemps de tant d'ardeur, de tant de flamboiement que les dieux seront éblouis. Mes chevaux brillent. N'ayons pas peur des splendeurs infinies. Là-haut, les incendies relèvent de l'obsession. Je frissonne dans l'ombre. Ma Lueur Éternelle. Je chatoie, je scintille et je m'enflamme,

À poser
mes lèvres sur les tiennes
Et mon cœur
Sur le tien.

Azur

Superbe, éclatant. Le soleil, tel un spectre lumineux se construit dans l'univers. Solitude parmi les pâles visions. L'astre à la chair s'éloigne entre deux banales constellations. Je me réveille. Tout est rayonnement, mythologie et poésie. Je renais fièrement vers un lendemain sacré. Mes adieux, mêlés au ciel, je les convie aux sentiers malheureux. Vivre avec jovialité. Mon passage est roi. Mon bonheur est à quatre-vingt-treize degrés. L'énergie indomptable triomphe. Ne jugez pas sa puissance. Elle est immodérée.



Dès les premiers accords de *Get back*, j'aperçois la façade en pierre de taille blanche où s'ouvre le balcon. Dans le salon lumineux, une grand-mère menue, aux cheveux où l'ivoire se mêle à l'argent, accueille la musique d'Abbey Road au plus fort volume, avec une indulgence complice. Les voisins ont déménagé sans doute...



Du balcon, j'imagine qu'on aperçoit cinq vieux adolescents chevelus qui posent, étagés dans l'escalier menant à la gare de banlieue. L'un d'eux porte une chemise apparemment taillée dans un drapeau britannique et dont on ne distingue pas les couleurs, comme sur la photo en noir et blanc prise voilà soixante ans.

"Ticket to Ride" : Passeport pour l'aventure. Le caisson blanc de la simca 1000 est immobilisé au bord du fossé. Qu'à cela ne tienne, on continue en stop : une première fiancée aux cheveux de jais attend au bout de la route ! Elle habite, au cœur d'un lotissement, une maison toute pareille aux autres dans une rue dont je n'ai jamais su le nom. Souvenir personnel de toute une nuit d'errance solitaire dans ce quartier inconnu pour en retrouver le chemin.

"Drive my car" : autre nuit, une autre année, au volant de ta 4L, sur les routes d'Espagne balayées par les phares. Au retour du Maroc, Barcelone au petit matin, avec ses trottoirs ensoleillés seulement peuplés de pigeons, et où l'on déambule avec l'ivresse d'une nuit sans sommeil, à des allures de Paris en mai 68. Dans la dentelle pétrifiée de la Sagrada Familia, les escaliers ne débouchent encore que sur le ciel !

Et puis, bien sûr, Françoise Hardy... Quoique avec l'insolence de ton personnage, j'attendais plutôt *"Why don't we do it in the road"*. Une tendresse masquée par la provocation ?

Sans doute, si l'on juge par les idylles manquées... On n'a pas tout de même pas osé aujourd'hui, en ce jour particulier, sélectionner *"Comment te dire adieu ?"*.

"L'Amitié" ranime l'image d'une fraternité d'une quinzaine d'années. Comme cette série d'une centaine d'affiches réalisées à la main, au dernier moment, la nuit-même, faute d'avoir maîtrisé l'atelier de sérigraphie prêt.

L'antenne de la 4L tordue le lendemain, dans le parking souterrain de l'immeuble blanc, suite à un accrochage verbal avec un groupe politique opposé qui voulait nous dissuader de coller ces affiches manufacturées ! Au salon, le regard bleu et les cheveux tout de neige, la grand-mère est toujours bienveillante.

Les parties de football échevelées dans un parc fameux où nous réalîsâmes, faute de salle après la mise en vente de ton appartement, une réunion politique automnale ensoleillée...

La charmante camarade blonde qui m'a accompagné depuis, aurait pu te choisir alors si j'avais été moins attentif...

Dernière photo, une nuit d'hiver où tous nous étions réunis dans une froide maison de l'Oise, au coin d'un feu de braise, avec deux nouvelles-nées, des années après la naissance de ta fille. Tu avais, cette fois, une nouvelle compagne que la maladie t'arracha trop vite .

Vingt ans plus tard, au pied de la Tour Eiffel, pour célébrer le millénium, tu n'étais pas là. Ni même sur la Lune où nous pensions, trente ans plus tôt, fixer ce rendez-vous de nouveau siècle.

Nowhere man, please listen,

You don't know what you're missing^{1**}

Qu'à cela ne tienne : nous décidâmes, épanouis par notre choucroute alsacienne et étourdis par le pinot gris, de t'adresser la note de notre plantureux repas de nouvel an pour six personnes, dans le but d'obtenir un dédommagement pour cette défection. Au moins un mot d'excuse...

Déjà, à cette époque, aucun signe de vie ne vînt, même au bout d'un quart de siècle : pire, la nouvelle de ton décès récent a annulé, il y a quelques jours, le contentieux.

Aujourd'hui, la triste cérémonie s'achève sur l'ultime choix de tes proches : une adaptation que tu joues à l'accordéon, tandis qu'un de tes portraits récents est projetée sur l'écran du funérarium. C'est la photo d'une de tes dernières prestations musicales. Celle, justement qui m'a permis de retrouver ta trace, et l'annonce de tes obsèques sur internet.

D'abord intrigué par la transposition musicale annoncée, je reconnais "Help" autre succès de Lennon-Mc Cartney. À mesure que la musique se déploie, je regarde le portrait de l'accordéoniste qui a gardé sa crinière bouclée, mais dont le visage hâve s'est arrondi, et dont l'œil ironique est devenu radieux, tout comme le sourire. Et les paroles que nous avons tant écoutées, il y a un demi-siècle, me reviennent confusément en mémoire, avec l'image affichée de cette sérénité inouïe :

"And now, my life has changed in so many ways

All my dependence seems to vanish in the haze,

And ev'ry now and then, I have open' up the doors.^{1***}

Voilà que je te retrouve, vieux frère, une fois l'éloge biographique, les photos inconnues, et les témoignages de tes proches enfin dissipés par les musiques que nous avons partagées, et que tu n'as jamais cessé d'aimer. Et j'emporte avec moi les souvenirs ressuscités par mes images de contre-bande, ce patchwork qui évoque le quart oublié de ton passage ici-bas : allez, c'est dit, pas d'adieu entre nous !

*** "Écoute Homme de nulle part,
Tu ne sais pas ce que tu manques...."*

**** "Et ma vie a changé en bien des façons,
Ma servitude semble s'évaporer dans la brume,
Ici, là et maintenant, j'ai ouvert mon cœur.... "*
(Paroles de Lennon- Mc Cartney librement adaptées)



*"Le joueur d'accordéon"
de Gino Severini*





Manifestante à Brasilia, en août 2019, avec 3.000 femmes membres de tribus autochtones de tout le Brésil contre l'exploration minière dans les territoires indigènes programmée par le président d'extrême droite Jair Bolsonaro, protégé de Trump.

T'ai-je parlé de cette tribu brésilienne
Usant de fourmis pour endurcir les garçons ?
Les malheureux enfilent un gant plein d'aiguillons ;
Tel un vaccin, le venin brûle dans leurs veines

Ces fourmis rendent les hommes durs à la peine :
Chacun en subit plusieurs fois l'initiation.
L'ethnologie ne répond pas à la question :
Qu'est-ce que les fourmis venimeuses deviennent ?

Brésilien, j'offrirais le gant à Donald Trump
Qui ne déteste pas les cadeaux un peu funk
Et qui prétend fourrer partout ses phalanges...

Qu'il s'attende, le Futur Prix Nobel de Pet
- Pour qui un putschiste défricheur est un ange -,
À la pique de rappel de la Forêt !



Sylvie VAN PRAËT

La petite femme
aux cheveux blancs



J'aime les quais de gare. Ceux des au-revoir, des embrassades, des attentes, des signes de la main à travers les vitres déjà en mouvement, les visages tendus vers le bout du quai, les sourires graves des adieux. Cet été, mon carnet à croquis dans la poche, j'arpente les quais de la gare de T. .

Ce matin j'ai choisi la voie 3 au hasard. Elle est déserte mais le hall de la gare est frémissant des voyageurs qui se pressent, craignent de se tromper, demandent et redemandent, et épient les panneaux d'affichage avec l'inquiétude de ceux qui chercheraient leurs résultats aux examens.

Tout à coup une foule de passagers s'y précipite ; ils traînent des valises ; elles grondent et grincent sur le béton mal ajusté. Des voix s'agacent et se perdent le long des rails, des jambes accélèrent et courent et piétinent, grimpent et redescendent, indécises. Des corps penchés en avant ou ployant sous le poids de bagages mous informes fluent, suivis de parfums de sueur et de plastique. Un enfant s'agrippe à des mains moites. Un vieux s'accroche au bras qui le presse et désigne du doigt une porte béante qui l'avale.

Appuyé au poteau je n'ai le temps d'aucun coup de crayon. Quand le train démarre sous les ordres des hauts-parleurs et les coups de sifflets je reste seul. Du moins c'est ce que j'ai cru. Au bout du quai une petite femme toute blanche de cheveux et pliée sur une canne revient le nez au sol. Elle s'assied sur le banc à quelques pas de moi. Elle sort un mouchoir immaculé bordé de dentelle et essuie furtivement ses yeux. Comme figée dans une attente elle pause pour moi pendant de longues minutes. Après quelques croquis je tourne les talons vers la voie 5 où une annonce nasillarde signale l'arrivée du train de

Paris. Le train souffle sa fatigue contre le butoir et les portes soupirent en déversant les passagers.

Les enjambées sont plus courtes, les pas plus lents que tout à l'heure. Certains, pressés, débordent sur la voie d'en face. Mais j'ai le temps de saisir quelques visages, quelques regards accrochés au lointain du quai, des regards qui fouillent et espèrent. Un groupe de jeunes filles se bouscule et rit, des passagers s'exaspèrent. La file des corps tirant les valises à roulettes s'étire lentement. Je range mon carnet satisfait des quelques traits que j'ai pu tracer. Je laisse s'éteindre le martèlement des souliers et me retourne. Au bout du quai appuyée contre un poteau la petite femme blanche de cheveux a glissé sa canne sous son bras. Le cou dressé elle guette encore la voie déserte. Son regard est éteint et sa bouche se plisse dans une grimace d'enfant prêt à pleurer. Le mouchoir glissé dans sa manche pend légèrement. Mais elle ne le prend pas pour essuyer son visage et garde cette pause que je m'empresse de croquer. En la croisant son regard me traverse et je remarque la clarté de ses yeux, la courbure de sa joue, le soyeux de sa chevelure.

Sur le quai 1 aucun train. Je l'arpente jusqu'au bout et mes yeux devinent le point où les rails se joignent et s'entrecroisent dans un enchevêtrement de destinations. Je ne dessine que les hommes et les femmes en mouvement, une habitude que j'ai prise lors de mes voyages. Alors je tourne le dos à ce paysage de caténaires, de pylônes, de départ ou de retrouvailles, ce fouillis de lignes courbes qui se perdent.

À quelques pas de moi la petite femme aux yeux trop clairs. Elle me regarde cette fois et semble se réjouir d'une rencontre attendue. En m'approchant je devine un sourire sur ses lèvres maquillées d'un rose très léger. Je sens qu'elle attend de moi quelque chose mais j'ignore quoi. Alors je lui dis simplement « Faites attention, le quai s'arrête là. »

Elle baisse les yeux et hochant la tête me murmure « Hélas! Je sais bien ».

Sa voix est faible mais limpide. Elle dit qu'elle m'a déjà vu sur d'autres quais... peut-être dans d'autres gares? Je la rassure et lui montre mon carnet à dessin. Et tout à coup elle me propose de raconter ce qu'elle cherche, toujours appuyée sur sa canne, dans ce paysage improbable de métal. Je lui indique un banc, là, à quelques pas, où nous serions mieux, mais elle refuse et reste plantée sur ce quai comme une vision. Je me risque à lui demander si je peux la dessiner pendant qu'elle me parle. Elle ne refuse pas. Sa voix est si douce que je ne comprends qu'une faible partie de l'histoire au milieu du fracas et des grincements des trains qui chavirent d'un rail à l'autre. Une histoire de départ et de retour toujours attendu, une histoire d'amitié ou d'amour; je ne saisis pas bien. Elle me dit « Je sais que c'est absurde, puisqu'il y a si longtemps mais parfois le hasard »... Et sans m'en dire davantage ou sans que j'en comprenne plus elle repart de son petit pas de vieille.

Les jours suivants nous nous croisons parfois. Alors elle me fait un discret signe de la main, et me sourit. Parfois à l'entrée en gare d'un train, des mèches tourbillonnent autour de son visage. Au fil des jours sa silhouette envahit mon carnet. Je décide de quitter la gare de T.

Le soir en prenant le train je ne l'ai pas aperçue mais je me doute qu'elle attend sur une autre voie, appuyée sur sa canne, ses cheveux blancs défaits tout moussus volant autour de ses joues de gamine et son regard transparent fixant les wagons un à un comme si elle les comptait.

Le train démarre et je ne peux m'empêcher de guetter cette silhouette frêle. À cet instant je me reproche de ne pas l'avoir saluée avant de partir, de ne pas lui avoir fait au moins un signe de la main comme elle sait si délicatement le faire. Une sorte de honte me saisit de n'avoir pas su dire quelques mots de réconfort, un regret de ne pas avoir su offrir un peu de mon temps, boire un café ou un thé au buffet ? Alors je griffonne mon nom sur le carnet à dessin et mon numéro de téléphone. Quand le train arrive au bout du quai, je le jette sur la voie 3, là où nous nous sommes rencontrés la première fois.





Se précipiter sous le train, pour en finir avec toutes ces bêtises... Voilà ce qui lui était venu à l'esprit lorsqu'il avait rejoint la voie ferrée après avoir marché quelque temps au hasard, dans la nuit.

Il devait bien passer des trains assez régulièrement sur cette ligne de moyenne importance. Quand il entendrait le convoi, encore invisible de l'autre côté de la courbe, il se préparerait et, juste avant l'arrivée de la machine, il se précipiterait... Dans l'obscurité on ne le remarquerait même pas. On ne retrouverait que le lendemain son corps en petits morceaux, macabre surprise peut-être pour un matinal promeneur de chien!

Laurent de Laurentis n'avait jamais su pourquoi ses parents avaient tenu à lui donner ce prénom par lequel il semblait sorti tout droit d'un conte d'André Pieyre de Mandiargues. Il en avait fait pourtant une coquetterie plus qu'un handicap et, pour l'heure, le problème n'était pas là.

Le problème... Il lui avait fallu attendre l'aube de la soixantaine pour qu'il lui apparaisse dans toute sa banale cruauté, à cause d'une invitation inattendue.

Il y a dans toute classe de lycée un ou deux nostalgiques invétérés qui traquent leurs anciens condisciples en vue de retrouvailles aussi aléatoires que problématiques. C'est ainsi qu'il avait reçu quelques mois plus tôt un message rédigé dans ces termes simples: "Bonjour Laurent. J'ai retrouvé ta trace sur Facebook. Pas de doute: nous étions ensemble en terminale scientifique au Lycée *** de ***. Je voudrais organiser bientôt une petite fête où nous pourrions nous retrouver et nous raconter nos vies. J'espère que tu accepteras d'être des nôtres. Si tu as gardé le contact avec quelques camarades, merci de leur faire suivre l'invitation. Amitiés. Jean-Claude."

Son premier mouvement avait été d'ignorer cet appel ou bien de signifier un refus poli. L'expression "se raconter nos vies" lui déplaisait tout particulière-

ment. Outre le fait qu'il n'avait pas grand-chose à raconter, "mettre au grand jour tous ses petits secrets" n'était ni dans ses goûts ni dans ses habitudes.

Pourtant il temporisa. Peut-être parce que l'idée s'insinua en lui que Geneviève pourrait être de la partie. Geneviève! De loin en loin son souvenir lui revenait, de plus en plus flou et lointain, et presque indifférent. Et voilà que par cette invitation imbécile il reprenait force et consistance.

Comme malgré lui, par curiosité ou par lâcheté, il avait fini par accepter, sans demander plus de précisions. Le gentil organisateur tenait du reste à entretenir le mystère. "On ne saura pas qui vient. Ce sera la surprise."

La mise en scène avait été soignée. Bien sûr les participants n'étaient pas masqués, mais le temps avait fait son œuvre et cela suffisait bien. Laurent aurait été incapable de mettre un nom sur ces visages de sexagénaires plus ou moins usés. Cet homme bedonnant et dégarni pouvait-il être ce garçon vif qui faisait les quatre cents coups à longueur d'année? Ce grand maigre buriné, oui, ce pouvait être Yves, le sportif accompli, qui devait être maintenant moniteur de planche à voile finissant, ou quelque chose dans ce genre.

Peu à peu, l'un après l'autre, les gens se présentaient. Une petite femme insignifiante, comme gênée par son embonpoint, annonça: "Je suis Geneviève".

Ce fut comme si Laurent avait reçu un coup violent derrière la nuque. Le passé lui revenait comme une gifle. Car oui, ils avaient été heureux. Ils avaient dû s'aimer puisqu'il se souvenait avoir tenu entre ses mains ce visage comme un trophée ou une idole. Et puis plus rien. Et cette perte lui était d'autant plus douloureuse que cette femme ne l'attirait plus. Qu'avait-il donc perdu? Qu'avait-il gâché? Aurait-il conservé le désir et le prix du passé s'il ne l'avait jamais quittée?

Quand il dut à son tour décliner son identité, Geneviève sembla rester indifférente, comme étrangère. Dans cette assemblée hétéroclite, d'autres pourtant, qui avaient peut-être connu aussi quelque idylle, bavardaient tranquillement, comme en paix avec leur histoire. Pourquoi donc cet insurmontable malaise lorsqu'après quelques bouts de conversation avec l'un ou l'autre il se retrouvait non loin d'elle?

Le mouvement que la femme semblait faire lui était-il destiné? Il ne devait jamais le savoir puisqu'il se retourna et s'éloigna d'elle assez vivement, au risque de manifester un refus grossier. Mais il avait eu le temps de lire sur son visage une expression dont il n'aurait pu dire si elle était l'esquisse d'un sourire, une forme d'étonnement ou une gêne. Mais surtout c'était une expression qu'il reconnaissait. Oui, c'était bien elle, comme autrefois. Et cela, c'était insupportable. Se livrer au jeu des retrouvailles en dissimulant le sentiment

vaguement honteux d'avoir manqué quelque chose, cela aurait été comme un reniement du passé. Vraiment c'était impossible.

Alors que faire? Peut-être était-elle sur le point de venir vers lui, de lui adresser la parole... Il n'avait pas eu le courage d'en attendre davantage.

Quand il se retrouva sur le seuil, un verre à la main, il sut qu'il n'avait plus qu'une chose à faire: fuir au plus vite. Et voilà qu'il se retrouvait devant la voie ferrée avec son désespoir absurde et la tentation d'en finir sous un train qui finirait bien par arriver.

Il arriva en effet, et son lourd martèlement lui chavira le cœur. Il s'amplifiait lentement, très progressivement d'abord puis de plus en plus vite, et tout à coup la locomotive apparut, rapide, énorme.

Il eut un instant de tension extraordinaire mais presque aussitôt le moment était passé. Déjà il voyait défiler devant lui les nombreux wagons de marchandise et il sut qu'il ne pourrait jamais se jeter contre ces tas de ferraille. Oui, il avait laissé s'échapper le très court instant où le geste aurait été possible. Pourquoi? Lâcheté? Faiblesse? En tout cas une chose était certaine: par erreur ou par chance, tout était redevenu comme avant, pour le meilleur et pour le pire.

Où aller maintenant? Retourner parmi les invités? Il était sans doute trop tard. Mais peut-être pas, après tout. Il n'avait pas dû marcher si longtemps dans la ville, et ce genre de fête devait se prolonger jusqu'à une heure très avancée. Il faisait nuit noire et le froid le gagnait. Que faire d'autre? Et puis Geneviève n'était peut-être pas encore partie...

OR



Bilal, seize ans et Jenin, quatorze ans, sont frère et sœur. Ils ont perdu leurs parents et leur petite sœur alors qu'ils faisaient la queue lors d'une distribution alimentaire. Bilal et Jenin ignoraient le matin que leur famille serait décimée l'après-midi. Ils sont désormais orphelins, à la charge de leur oncle paternel qui, tous les jours, se demande comment il nourrira ses cinq enfants, sa femme et ses neveu et nièce.

Majdal est infirmière à l'hôpital. Elle ne compte ni ses heures ni sa peine pour un salaire dérisoire. Mais elle ne peut pas abandonner les blessés et les malades à leur souffrance et, même si les remèdes font grand défaut, elle fait le maximum pour les réconforter et les soigner du mieux qu'elle peut. Un jour où elle était de repos, une aile de l'hôpital a subi une attaque. C'est un tas de gravas. De nombreux patients mais aussi des soignants sont décédés. Un lieu de soin n'est pas un repaire de terroristes ! Elle a perdu sa meilleure amie, Sofia, c'était une infirmière dévouée, brillante, vive. Elle était pacifiste. Ensemble, elles rêvaient de voyages, de découvrir l'Europe quand la paix serait revenue. À défaut de voyage, elles dévoraient des brochures et regardaient des vidéos : elles avaient la vie devant elles. Majdal n'a pas pleuré : elle a la rage. Elle ne comprend pas le massacre des innocents. Même si elle ne cautionne pas les agissements du Hamas, elle ne les blâme pas.

Fayçal a trente-cinq ans. Il est instituteur. Il continue vaille que vaille à délivrer l'instruction aux enfants même si les écoles sont dans un état vétuste, qu'elles sont les cibles privilégiées des agresseurs, que le matériel pédagogique est denrée rare. C'est par l'éducation que le peuple trouvera sa planche de salut. Quand des élèves qui se rendaient à l'école ont été la cible de snipers, que trois d'entre eux sont morts et que quatre ont été mutilés, Fayçal a vacillé ; il a douté. Fallait-il entrer dans la lutte armée ? Troquer la craie pour le fusil ? Les gamins, ses élèves, ambitionnaient de devenir médecin, chirurgien, avocat, juge, enseignant. Pas militaire... Jamais il ne les reverra.

Noor a vingt-neuf ans. Elle est journaliste et très investie dans son travail. Elle veut décrire les conditions de vie de ses compatriotes, leurs difficultés à trouver de la nourriture, leur détresse quand leurs enfants malnutris n'ont plus la force de survivre. Elle veut être le témoin pour la postérité et pour le monde entier quand les frontières rouvriront. Alors qu'elle était en reportage avec un caméraman, elle a été fauchée par la mitraille. Elle ne verra pas son fils grandir.

Hosni, soixante ans, n'a plus de toit. Sa maison a subi des bombardements : ce n'est plus qu'un champ de ruines. Il a tout perdu. À l'intérieur se trouvaient

sa femme, son fils, sa belle-fille et leurs trois enfants. Aucun n'a survécu. Il a tant pleuré que ses yeux sont secs. Ce vieillard à la barbe blanche, bien que touché par le malheur, veut utiliser ses dernières forces pour aider ceux qui sont encore plus démunis que lui.

Yafa, trente-deux ans, survit malgré ses blessures. C'est une mère courage. Elle a vu son mari et ses jumeaux périr dans l'incendie de leur maison. Elle a réussi à sortir du brasier sa fille de quatre ans et son bébé de neuf mois au prix d'atroces brûlures. Les hurlements de ses petits retentissent à jamais dans sa tête. Elle s'en veut de n'avoir pu les sauver.

Tous ces habitants de Gaza, quels que soient leur âge, leur condition sociale, ont été brusquement séparés des êtres qu'ils chérissaient, avec qui ils travaillaient. Entre eux, le moment des adieux n'a pas eu lieu : ils n'en n'ont pas eu le temps.



CR